



Labyrinthe

32 | 2009 (1)
Le petit théâtre intellectuel

Jean-Claude Milner, ou *L'Impossible héritier*

Jacques-David Ebguy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4001>
DOI : 10.4000/labyrinthe.4001
ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 19 juin 2009
Pagination : 103-109
ISBN : 978-2-7056-6885-3

Référence électronique

Jacques-David Ebguy, « Jean-Claude Milner, ou *L'Impossible héritier* », *Labyrinthe* [En ligne], 32 | 2009 (1), mis en ligne le 01 février 2011, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4001> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.4001

Propriété intellectuelle

JEAN-CLAUDE MILNER, OU *L'IMPOSSIBLE HÉRITIER*

17 juin 1969 : pour commémorer « l'assassinat », un an auparavant, de leur camarade, Gilles Tautin, jeté dans la Seine à Flins, les militants de la Gauche prolétarienne, mouvement de jeunes intellectuels maoïstes, envahissent l'usine Renault de Flins. Très vite, les affrontements avec les vigiles deviennent violents, les corps à corps sanglants. Sur le champ de bataille, un singulier militant, vêtu d'un impeccable imperméable, déambule au milieu des gisants, un parapluie au bras, et distribue à ses camarades blessés des suppositoires contre la douleur¹. Cet homme, c'est Jean-Claude Milner : digne, élégant et perdu dans les nuées, jamais très loin de là où ça se passe, mais arrivant dans l'après-coup, homme que n'effraient pas les batailles mais qui ne combat pas vraiment, homme-*pharmakon* dispensant d'un même geste à ceux qui l'entourent bienfaits et douleurs.

Comme Alain Badiou ou Bernard Sichère, comme Benny Lévy ou Christian Jambet, il fut maoïste au début des années 1970. Comme Étienne Balibar ou Jacques Rancière, il est de cette génération intégrant l'ENS de la rue d'Ulm au début des années 1960, y suivant l'enseignement d'Althusser puis, pour certains, de Lacan. Mais aujourd'hui, Jean-Claude Milner, linguiste reconnu depuis les années 1970, homme de savoir, s'est séparé d'une partie de sa génération. En témoignent les réactions indignées qu'ont suscitées les ouvrages récents, *Les Penchants criminels de l'Europe démocratique* et *Le Juif du savoir*, de cet homme qui ne dédaigne pas à l'occasion d'allumer feux et contre-feux, comme, déjà, lors de la publication en 1984 de son livre le plus connu, *De l'école*. « Haine de la démocratie » et donc de l'émancipation (Jacques Rancière),

1. C'est dans le deuxième tome de *Génération* (Hervé Hamon, Patrick Rotman, *Génération*, 2, *Les années de poudre*, Paris, Le Seuil, 1988, p. 84), récit emporté de la passion pour la révolution d'une génération de jeunes intellectuels français, qu'est évoquée cette scène, réelle ou mythique, de l'après-mai 68. Milner revient sur ce « moment » dans *L'Arrogance du présent. Regards sur une décennie : 1965-1975*, Paris, Le Seuil, 2009. Précisons que le présent texte a été écrit avant la publication de ce dernier ouvrage, qu'il n'a donc pas pris en compte.

rejet du savoir et de l'universel (François Wahl) sectarisme théologique (Daniel Bensaïd), « intégrisme » juif et essentialisme religieux (Bernard Sichère, Jacob Rogozinski, dans les pages d'*Esprit*) : les accusations n'ont pas manqué¹. La tentation est alors grande, en accord avec une certaine *doxa* intellectuelle, de voir en Milner, trouvant dans le repli identitaire auquel il appellerait le point de butée de son reniement politique, un de ces « *Renégats* » souvent dénoncés.

Mais l'intellectuel, tel qu'il existe depuis la III^e République, sa situation, son (absence de) pouvoir sont au cœur des réflexions extra-linguistiques de Milner. Et son éloignement de sa génération est d'abord lié à un *constat* : celui de la fin d'une conjonction constitutive de la vie intellectuelle française de l'après-1945. Conjonction entre l'intensité intellectuelle et l'intensité de la rébellion, l'idée de révolution (désirée ou redoutée) étant située au « point de rencontre et d'identification »² de ces deux intensités. Il est une variante « progressiste » à cette position, contre laquelle s'acharne tout particulièrement Milner : celle qui consiste à établir une *transaction* entre l'idée de révolution (le but final) et la réalité contemporaine (pas encore prête pour la révolution). Mais la révolution, souligne Milner, a cessé d'être désirable, d'être la matrice de toute orientation dans la pensée, le prisme à travers lequel considérer et constituer un monde. Les conditions même du discours de l'intellectuel, sa position et sa possible action s'en sont trouvées modifiées. Telle est, du coup, l'originalité de la position de Milner, prenant acte de césures, de changements de logique et de monde : disjoindre l'intensité de pensée³ de l'action maximale requise par la vision politique du monde.

1. Alain Badiou se contente d'évoquer pudiquement, dans une note, « la très singulière trajectoire « post-linguistique » de Jean-Claude Milner » (*Logique des mondes. L'Être et l'événement*, 2, Le Seuil, 2006, p. 548). Mais *Circonstances 3 : Portées du mot « juif »*, Paris, Lignes et Manifestes, 2005, qui souleva également nombre de polémiques, constitue cependant une réponse implicite aux *Penchants criminels* (voir par exemple les p. 11 et 18).

2. Voir le texte de Milner, « Le rôle des intellectuels en France », *Parcours*, 11-12, Les Cahiers du GREP, 1994-1995, disponible à l'adresse suivante : <http://www.grep-mp.org/conferences/Parcours-11-12/Intellectuels-France.htm>.

3. Depuis ses premiers textes, publiés dans les années 1960 dans *Les Cahiers pour l'analyse*, jusqu'à ses derniers ouvrages, Milner articule une réflexion épistémologique (autour de la science galiléenne), une théorie du langage et une interrogation politique. Cette intensité de pensée n'empêche pas le déploiement d'un savoir étendu (et « extensif ») qui lui permet d'analyser aussi bien la fin de la bourgeoisie salariée, dans *Le Salaire de l'idéal. La théorie des classes et de la culture au XX^e siècle*, Paris, Le Seuil, 1997, que l'idéologie (à laquelle il adhère) des aventures de Harry Potter, la conférence de Ratisbonne du pape qu'*Eyes wide shut* de Stanley Kubrick (qualifié de « film maccarthyste »).

La fin de la conjonction est cependant allée de pair, relève l'auteur de *Constats*, avec l'extension du règne de la Société et avec la disparition de toute vie intellectuelle¹ en France. Dès lors, les choses se retournent. Milner, malgré son retrait apparent, retrouve des ennemis. Une formule pourrait résumer son mode d'individuation, entre courage et écart auto-satisfait au monde tel qu'il est : « la fonction politique de l'intellectuel c'est d'aller où la société ne veut pas ; c'est d'être impopulaire² ».

Milner est plus précisément engagé sur deux fronts qui parfois se confondent. Une lutte contre l'uniformisation tout d'abord, contre le contrôle des êtres parlants, qui en passe par le recours à la statistique et à l'évaluation : « Voulant l'égalité substantielle, la démocratie verbale plonge les êtres parlants dans l'espace du commensurable et du substituable³ ».

L'autre « lutte » l'oppose à certains de ses anciens amis (Alain Badiou, Jacques Rancière...) trop proches encore de la « vision politique du monde » dénoncée dès *Les Noms indistincts* en 1983. Vision qui conjoint encore rébellion et pensée, et pour qui la question décisive reste celle des bons et des mauvais *rassemblements*, des bons et des mauvais *liens*, de la possibilité d'un monde. « Universel facile », « universel du quelconque » : autant de noms de cette volonté imaginaire⁴ de rassembler, qui fait écran (c'est la dimension idolâtre de la politique) à ce qui se passe. L'athée probe, selon la formule de Leo Strauss, que veut être Milner intervient alors – c'est sa politique – pour briser la vision du monde et faire voir autre chose⁵.

Le geste de pensée de Milner consiste en effet à faire apparaître, perturbant tout unanimité, un élément en plus, une exception *concrète*, autour de laquelle tout se redispose. Et son coup de force, pourrait-on dire en quelques mots, à déterminer l'homme non comme animal politique mais comme *être parlant et parlé*. C'est de ce point, qui suppose une

1. C'est ce que Milner avait asséné dans *Existe-t-il une vie intellectuelle en France ?*, Paris, 2002, un petit texte qui fit grand bruit.

2. Jean-Claude Milner, « Propos recueillis par Philippe Lançon », *Libération*, 20-21 juillet 2002.

3. Jean-Claude Milner, *La Politique des choses*, Paris, Navarin, 2005, p. 26. Nul hasard à ce que Milner se soit retrouvé au côté du gendre de Lacan, Jacques-Alain Miller, pour protester contre l'amendement Accoyer, se proposant en 2004 d'ordonner le champ psychothérapique.

4. Chez Milner, c'est souvent depuis la tripartition psychanalytique réel/symbolique/imaginaire que s'ordonnent et se configurent le monde, l'histoire et la politique.

5. Voir « Entretien entre Mehdi Belhaj Kacem et Jean-Claude Milner », *L'Antiscloastique*, http://antiscloastique.fr/mehdi_belhaj_kacem_et_jean_claude_milner_026.htm.

attention aux noms, au poids et à l'efficacité des signifiants, que peuvent être examinés non seulement le sujet, mais aussi, par un saut singulier, les collectifs et l'histoire. Alors se comprend l'*éthique* de Milner, à la croisée de la psychanalyse et de la linguistique : se soustraire à toute pensée du rassemblement pour faire entendre l'affirmation des sujets en première personne. Alors peut se comprendre l'inflexion apparente de ses dernières œuvres : la « promotion » du nom juif, rien moins que théologique et ethniciste chez ce non-juif affirmé, tient à ce qu'il fait obstacle (de manière persistante, car il se transmet par la quadruplicité décrite par Milner, homme/femme, parents/enfants), à la fois structurellement (il sépare plus qu'il ne fait lien) et historiquement, à la version de l'universel, en son fond chrétienne, du progressisme occidental.

Notre auteur en dit peu sur l'universel « difficile » (qui s'oppose aussi bien à l'universel philosophico-religieux du quelconque qu'à l'universel absorbant de la guerre et du marché mondiaux) qu'il invite à penser à partir du nouage juif universel-singulier, ou sur la nouvelle politique, une « politique de la sécession¹ », qu'il appelle de ses vœux. On peut en tout cas difficilement assimiler le déplacement de regard et les luttes auxquels il invite à une volonté de restauration.

Ces luttes, il est plusieurs manières de les mener. D'où un régime discursif ambivalent, qui oscille entre douceur elliptique et violence brutale. À l'art d'écrire sous la persécution, théorisé par Léo Strauss, correspond en effet un art d'écrire sans la persécution : écrire non plus sous un pouvoir mais devant une opinion publique, qu'il faut tantôt contourner ou désarçonner, tantôt affronter directement, voire *provoquer*. À cet effet, « l'intellectuel » conséquent doit accepter une forme d'isolement, inventer des lieux de parole, nouer des alliances stratégiques, au risque de la confusion (hors des murs à ses yeux étouffants de l'université, Milner intervint un temps dans une revue, *Élucidation*, fondée par Jacques-Alain Miller et s'exprime aujourd'hui à l'Institut d'études lévinassiennes, créé par son ami Benny Lévy, avec l'aide d'Alain Finkielkraut et de Bernard-Henri Lévy).

Mais sa situation de parole originale tient également au contenu de ses ouvrages récents. En dépit de leur modestie affichée, leur ambition

1. Jean-Claude Milner, « Jean-François Lyotard, du diagnostic à l'intervention », dans Dolorès Lyotard, Jean-Claude Milner, Gérald Sfez (éd.), *Jean-François Lyotard. L'exercice du différend*, Paris, PUF, 2001, p. 269.

extrême (rendre intelligible un monde et les structures qui le sous-tendent) et leur caractère composite engendrent le malaise. Un livre de Milner relève à la fois du traité, du récit et du portrait, opère à la jointure de l'empirique (des faits sont rapportés, des événements analysés) et du systématique (des pensées, des logiques sont reconstituées).

D'un côté, il repère et expose des paradigmes, en un impressionnant geste d'abstraction et de reconfiguration. Chez Milner, poussant à l'extrême le geste structuraliste, le réel est structuré comme un langage. Le linguiste présente d'ailleurs les articulations de son raisonnement, de sa prose élégante et ramassée, comme celles de la réalité même : alternatives fermées et concaténations, fréquemment utilisées, semblent enfermer le réel et le possible dans les rets de son discours. Mais les systématiqués, les structures abstraites qu'il isole ou dégage gommant les accidents et les particularités d'une matière événementielle, humaine et historique très riche : la similitude des paradigmes n'est pas identité des situations. Parfois la mise en évidence des homologues structurales sur lesquelles s'appuie sa lecture du texte des choses le conduit à des simplifications problématiques (notamment quand il s'engage dans des réflexions géopolitiques) voire à des accusations gratuites, comme lorsqu'il avait qualifié *Les Héritiers*, dans l'émission *Répliques* du 13 janvier 2007, de « livre antisémite », au prétexte qu'il fallait lire, derrière « héritiers », « juifs ». Limite de son « matérialisme discursif¹ » ? Ou manœuvre délibérée et politique, en deux temps (1. je fais scandale ; 2. je joue l'apaisement en expliquant que ma position est plus compliquée) ?

D'un autre côté, ses typologies, les « figures » qu'il croque avec acuité (le progressiste, le « Juif de négation », l'intellectuel social-chrétien...), impliquent ponctuellement une forme de survol conceptuel, comme s'il se sentait alors dispensé de lire² ceux-là même qu'il attaque. Le grand style milnérien, ses phrases assertives et péremptoires, renvoient parfois à une position de surplomb que sa pensée, rétive à tout métalangage, recuse pourtant.

Les lignes de fracture qu'il recrée dans l'intelligentsia française n'en sont pas moins réelles et son pouvoir d'éclairage indéniable, si l'on

1. *L'Œuvre claire. Lacan, la science, la philosophie*, Paris, Le Seuil, 1995, p. 10.

2. On attendrait par exemple, dans *Le Juif de savoir*, une réfutation en règle des thèses d'Alain Badiou qu'il se contente d'évoquer indirectement.

accepte de ne pas systématiquement rabattre sur le seul terrain politique des propositions qui visent à s'y soustraire.

La clé du personnage est peut-être dans son rapport au passé. De manière presque systématique, la méthode, originale et souvent féconde, reste, depuis les années 1980, la même : il s'agit d'emprunter à Foucault, à Barthes, à Strauss, à Marx, à Lacan surtout, une partie de leur doctrine pour s'orienter dans l'époque et penser des évolutions politiques (*L'Archéologie d'un échec*), économiques (*Le Salaire de l'idéal*), sociales (*La Politique des choses*), culturelles (*Le Juif de savoir*) ou historiques (*Les Penchants criminels*)... Milner, rétablissant les conditions de possibilité d'une intellectualité dont il dit pourtant l'impossibilité, use d'autres savoirs, remet des textes au travail, en en étendant le champ d'application.

D'où une posture paradoxale : penser la perte, le deuil, à l'aide de pensées et de penseurs auxquels il veut, malgré tout, demeurer fidèle. Les hommages qu'il aime à rendre et les figures qu'il construit sont aussi, en quelque sorte, des autoportraits impossibles ; le « juif de savoir » est Jean-Claude Milner sans l'être, Barthes ou Lyotard dépeints par Milner ont quelque chose de lui : cela aurait pu être lui, cela *aura été* lui. Est-ce ce rapport paradoxal au passé qui explique aussi le caractère trop allusif d'un discours, qui semble parfois tourner court ? Milner ne peut-il, héritier impossible, que délivrer des bribes de doctrine ?

Reste qu'en dépit de ce caractère ponctuellement déceptif, la mélancolie parfois amère de Milner est une mélancolie agissante. Ne négligeons pas les effets de séduction d'un langage, au logicisme apparemment implacable, à l'obscur clarté, infusé de part en part par son amour de la langue française. Sans disciple ni école, Milner a des lecteurs, réveillés par ses propos, s'interrogeant qui sur la pratique psychanalytique, qui sur leur rapport à la France, qui sur leur « judéité ». En dépit de son élocution impeccable et de la douceur de sa voix, il est aussi un *vitupérateur*. D'où ces effets récurrents de décrochage énonciatif : en fin d'ouvrage, le lecteur adressé, universel en droit, devient en fait un groupe, interpellé, pris à parti, invité à réagir et à changer. La parole se fait prescriptive, le linguiste se fantasmait en moraliste, faisant la lumière pour susciter la honte.

Sur la scène du théâtre intellectuel contemporain, Milner occupe donc une place, un point : un *point-sujet* (car sa parole, énoncée en son nom

propre, ne peut être confondue avec celles de certains « républicains¹ ») et, à ses yeux, un *point d'impossible*, puisque l'époque et la conjonction ne permettent plus au savant d'être probe et de penser. Mais à l'impossible le sujet est tenu.

Alors Milner *Pythie* catastrophiste ? Oui sans doute, quand il use d'accents apocalyptiques pour annoncer ce qui nous attend dans les temps à venir : installation de la politique des choses, menace sur le nom juif, disparition de toute vie intellectuelle... Mais surtout *Témoin* : non pas spectateur passif d'un état de choses dont il rendrait compte, mais témoignant, depuis un point à la fois intérieur² et extérieur³ aux situations évoquées, de ce qui a eu lieu, et de ce qui a lieu (il reconnaît par exemple le retour du nom juif dans le réel). Ni « intellectuel universel », ni « intellectuel spécifique » à la Foucault, ni « Maître » voulant « corrompre la jeunesse » comme Sartre ou, aujourd'hui, Alain Badiou, il continue de *faire exister*, au risque d'une violence trop réactive et sans nuance, ce qui a eu lieu : la grâce d'une langue, la précision d'un savoir, la minutie d'une étude ; il manifeste, en interprète⁴, la possibilité, la nécessité de rencontrer et de *nommer*, au présent, ce qui arrive.

Sur les champs de bataille de la pensée contemporaine, un singulier penseur marche, à l'abri de ses épaisses lunettes, un pas en avant, un pas en arrière, distribuant à qui le voudra des paroles qui réveillent et choquent, qui exaspèrent ou encouragent.

J.-D. E.

1. Sa défense du savoir et de l'étude, anti-substantialiste, n'est pas celle de la culture ou de la nation d'un Alain Finkielkraut.

2. Tous les derniers livres de Milner pourraient être lus comme des fragments d'autobiographie.

3. Les séquences temporelles ou les aventures intellectuelles (celle de Benny Lévy par exemple) qu'il évoque le sont depuis un autre temps, depuis un autre lieu.

4. L'interprétation n'a rien à voir avec une « traduction symbolique » mais tout « avec le frapement d'une nomination réelle d'un désir » (*Les Noms indistincts*, Paris, Verdier poche, 1983, p. 15).